

» Au Mont Saint-Michel, une femme,
 » dont j'ai oublié le nom, attira parti-
 » culièrement mon attention. D'assez
 » bonne mine, d'un extérieur doux,
 » d'un maintien modeste, elle se trou-
 » vait détenue depuis quatorze ans, ayant
 » pris dans le temps une part très-active
 » aux troubles de la Vendée, y ayant
 » constamment accompagné son mari,
 » chef d'un bataillon d'insurgés, en ayant
 » même pris le commandement après sa
 » mort. La misère et les pleurs l'avaient
 » flétrie. Elle dut me trouver un air bien
 » sévère durant son récit : je l'affectais
 » pour cacher l'émotion qu'elle me cau-
 » sait. Ses mœurs douces et ses autres
 » mérites lui avaient créé une espèce
 » d'empire sur les femmes grossières et
 » dépravées dont elle se trouvait entou-
 » rée. Elle s'était vouée au soin des ma-
 » lades de la prison : on lui avait con-
 » fié l'infirmerie, et tous la chérissaient.

» A cette femme près, à quelques
 » prêtres et à deux ou trois anciens es-
 » pions chouans, le reste n'était plus que
 » de la turpitude, et ne montrait que
 » des saletés dégoûtantes ou grotesques.

» C'était un mari jouissant de quinze
 » mille livres de rente, enfermé évidem-

» ment par les seules intrigues de sa
 » femme, à la façon des anciennes let-
 » tres de cachet ; c'étaient des filles pu-
 » bliques, me disant être renfermées,
 » non en punition de leur facilité pour
 » tous, mais bien par le dépit de leur
 » manque de complaisance pour un seul.
 » Elles me mentaient ou non ; mais de-
 » vaient-elles être honorées pourtant du
 » titre de prisonnières d'Etat, coûter deux
 » francs par jour, et concourir à rendre
 » le gouvernement odieux et ridicule.
 » Enfin, dans une ville de la Belgique,
 » c'était un malheureux qui avait épousé
 » une de ces rosières que les municipa-
 » lités dotaient dans les grandes occa-
 » sions : il était enfermé pour avoir volé,
 » disait-on, la dot, parce qu'il avait né-
 » gligé de la gagner : on s'obstinait à
 » exiger qu'il acquittât cette dette im-
 » portante ; lui s'obstinait à s'y refuser.
 » Peut-être lui demandait-on l'impossi-
 » ble, etc., etc.

» Aussitôt de retour à Paris, je fus
 » trouver M. Réal, préfet de Police de
 » l'arrondissement que je venais de par-
 » courir. Je me faisais un devoir, lui
 » disais-je, de venir lui communiquer
 » officieusement ce que j'avais recueilli.

» Je dois lui rendre justice, soit qu'il ne
 » demandât qu'à savoir, soit que ma
 » bonne foi le touchât, soit peut-être
 » encore, Sire, la magie toujours in-
 » fluente de vos couleurs, il me remer-
 » cia, assurant que je lui rendais un vrai
 » service, et me promettait qu'il allait
 » immédiatement *adoucir* et *redresser*;
 » ce furent ses expressions. Mais à quel-
 » ques jours de là, me rencontrant dans
 » une assemblée, il me dit avec une
 » peine apparente : — Eh bien ! voilà
 » une malheureuse affaire bien défavo-
 » rable à votre amazone (c'était l'évé-
 » nement et l'échauffourée du général
 » Mallet). Ce que j'aurais cru pouvoir
 » faire de mon chef il y a quelques jours,
 » je ne puis désormais me le permettre
 » sans une décision supérieure. — Et je
 » ne sais pas ce qui en arriva. »

L'Empereur s'est arrêté quelque temps
 sur les abus que je venais d'exprimer,
 puis il a conclu : « D'abord, mon cher,
 » pour procéder régulièrement, il fau-
 » drait savoir si l'on vous a dit vrai ; il
 » faudrait entendre contradictoirement
 » ceux qui sont accusés ; ensuite, il est
 » vrai de confesser tout bonnement que
 » les abus sont inhérens à toute société

» humaine. Voyez que presque tout ce
 » dont vous vous plaignez se trouve com-
 » mis précisément par ceux-là même qui
 » avaient charge expresse de l'empêcher.
 » Le moyen de remédier à cela, quand
 » on ne peut pas voir partout ? car il
 » existe comme une espèce de réseau
 » étendu sur les lieux abaissés, qui en-
 » veloppe la petite multitude. Il faut
 » qu'une maille se rompe, qu'un hasard
 » tel que celui qui y a conduit quelqu'un
 » comme vous, pour qu'il en remonte
 » quelque chose à la haute région. Aussi
 » un de mes rêves, nos grands événe-
 » mens de guerre accomplis et soldés,
 » de retour à l'intérieur, en repos et res-
 » pirant, eût été de chercher une demi-
 » douzaine ou une douzaine de vrais
 » bons philanthropes, de ces braves gens
 » ne vivant que pour le bien, n'existant
 » que pour le pratiquer ; je les eusse
 » disséminés dans l'Empire, qu'ils eus-
 » sent parcouru en secret pour me ren-
 » dre compte à moi-même : ils eussent
 » été les *espions de la vertu* ! Ils seraient
 » venus me trouver directement ; ils eus-
 » sent été mes confesseurs, mes direc-
 » teurs spirituels ; et mes décisions avec
 » eux eussent été mes bonnes œuvres

» secrètes. Ma grande occupation, lors
 » de mon entier repos, eût été, du som-
 » met de ma puissance, de m'occuper à
 » fond d'améliorer la condition de toute
 » la société; j'eusse prétendu descendre
 » jusqu'aux jouissances individuelles; et
 » s'il n'eût pas suffi de mon naturel pour
 » m'y porter, le calcul encore serait venu
 » m'y décider; car après tant de gloire
 » acquise, quel autre moyen me restait
 » d'en acquérir encore? et c'est parce
 » que je savais très-bien que toute cette
 » fourmillière d'abus devait exister, parce
 » que je voulais sauver ou rendre plus
 » difficiles les tyrannies subalternes et
 » intermédiaires, que j'avais imaginé,
 » pour notre temps de crise, mon orga-
 » nisation des prisons d'Etat. — Oui,
 » Sire, mais elle fut loin de faire fortune
 » dans nos salons, et ne contribua pas
 » peu à vous rendre impopulaire. Nous
 » criâmes de tous côtés aux *nouvelles*
 » *Bastilles*, au renouvellement des *let-*
 » *tres de cachet*. — Je le sais bien, a dit
 » l'Empereur, cela fut répété par toute
 » l'Europe, et me rendit odieux. Et
 » pourtant, voyez quel peut être l'em-
 » pire des mots, envenimés encore par
 » la mauvaise foi! Le tout vint princi-

» palement de la gaucherie du titre de
 » mon décret, qui me passa par distrac-
 » tion ou autrement; car au fond je
 » maintiens que cette loi était un grand
 » bienfait, et rendait en France la liberté
 » individuelle plus complète, plus assu-
 » rée qu'en aucun autre pays de l'Europe.

» Après les crises dont nous sortons,
 » a-t-il dit, avec les factions qui nous
 » avaient divisés, les complots qui avaient
 » été tramés, ceux qu'on tramait encore,
 » des emprisonnemens étaient indispen-
 » sables, et ils n'étaient qu'un bienfait;
 » car ils remplaçaient l'échafaud. Or, je
 » voulus rendre ces emprisonnemens lé-
 » gaux; je voulus les enlever au caprice,
 » à l'arbitraire, à la haine, aux vengean-
 » ces. Nul, par ma loi, ne pouvait plus
 » être emprisonné, détenu comme pri-
 » sonnier d'Etat, sans la décision de mon
 » Conseil-Privé. Seize personnes le com-
 » posaient, les premières, les plus in-
 » dépendantes, les plus distinguées de
 » l'Etat. Quelle petite passion eût osé se
 » compromettre avec un tel tribunal?
 » Moi-même ne m'étais-je pas là inter-
 » dit de la sorte la faculté d'une arres-
 » tation capricieuse? Nul ne pouvait être
 » détenu que pour une année, sans une

» nouvelle décision du Conseil-Privé ;
 » il suffisait de quatre voix sur seize pour
 » amener sa libération. Deux conseillers
 » d'Etat allaient entendre ces prison-
 » niers, et se trouvaient dès-lors leurs
 » avocats zélés au Conseils-Privé. Ces
 » prisonniers avaient de plus pour eux
 » la commission de la liberté individuelle
 » du Sénat, dont on n'a ri dans le public
 » que parce qu'elle ne faisait point d'é-
 » talage de ses efforts ni de ses résultats ;
 » mais elle a rendu de grands services ;
 » car ce serait bien peu connaître les
 » hommes que d'imaginer que les séna-
 » teurs, qui n'avaient rien à attendre des
 » ministres, et qui rivalisaient d'impor-
 » tance avec eux, n'eussent pas fait usage
 » de leurs prérogatives pour les impor-
 » tuner ou leur rompre en visière vis-à-
 » vis de moi, s'ils en eussent trouvé
 » une occasion flagrante. De plus, j'avais
 » donné la surveillance des prisonniers
 » et la police des prisons aux tribunaux,
 » ce qui paralysait dès l'instant tout l'ar-
 » bitraire des autres branches de l'ad-
 » ministration et de ses nombreux agens
 » subalternes.*

* On trouve, sur les Prisons d'Etat, un

» Après de telles précautions, je n'hé-
 » site pas à prononcer que, par la signa-
 » ture de ce décret, la liberté civile se
 » trouvait assurée en France autant que
 » possible. On méconnut ou l'on feignit
 » de méconnaître cette vérité; car nous
 » autres Français il faut que nous mur-
 » murions de tout et toujours.

» Le vrai est que, lors de ma chute,
 » les prisons d'Etat ne renfermaient guère
 » que deux cent cinquante individus, et
 » que j'en avais trouvé neuf mille en
 » arrivant au Consulat. Qu'on parcoure
 » la liste de ce qu'on a dû y trouver,
 » que l'on cherche les causes et le motif
 » de leur détention, on verra qu'il n'en

article spécial et développé, au tome 1^{er}, p. 165
 des Mémoires de Napoléon, publiés par les
 généraux Montholon et Gourgaud, Paris, Bos-
 sange frères, 1823. Je pourrais m'autoriser
 souvent aujourd'hui du témoignage de ce pré-
 cieux recueil; et ce n'est pas une petite satis-
 faction pour moi, à mesure que les volumes
 paraissent, que de retrouver dans les propres
 dictées de Napoléon, qui, n'ayant eu lieu
 qu'après mon départ de Sainte-Hélène, m'é-
 taient conséquemment inconnues, une foule
 d'objets que je me trouve avoir saisis au vol
 dans ses conversations, et avoir reproduits
 fidèlement avec une concordance parfaite.

» est presque aucun qui n'eût mérité la
 » mort, qui ne l'eût trouvée par un ju-
 » gement, pour qui conséquemment la
 » détention ne fût de ma part qu'un bien-
 » fait. Pourquoi ne publie-t-on rien
 » contre moi aujourd'hui à ce sujet? Où
 » sont donc les grands griefs qu'on me
 » reproche? C'est qu'en effet il ne se
 » trouve rien. Si quelques-uns des pri-
 » sonniers sont venus depuis se vanter
 » auprès du Roi, des souffrances qu'ils
 » avaient éprouvées à cause de leurs efforts
 » en sa faveur, ne prononcent-ils pas là
 » eux-mêmes leur arrêt et ma justifica-
 » tion? car ce qui peut être une vertu
 » aujourd'hui aux yeux du Roi, était
 » alors incontestablement un crime sous
 » moi, et ce n'est que parce que je répu-
 » gnais à du sang, pour des crimes poli-
 » tiques, et que de tels procès n'eussent
 » fait que maintenir l'agitation, l'incer-
 » titude au sein de la patrie, que je
 » commuai la peine en simple détention.

» Je le répète, les Français, à mon
 » époque, ont été les plus libres de toute
 » l'Europe, sans en excepter même les
 » Anglais; car en Angleterre, si une crise
 » vient à faire suspendre *l'habeas corpus*,
 » tout individu est passible de la prison

» par la seule volonté des ministres, sans
 » qu'ils aient à en justifier les motifs ou
 » à en donner la raison. Ma loi était bien
 » autrement limitée. Et puis enfin, a-t-il
 » terminé, si en dépit de mes bonnes
 » intentions, si, malgré tous mes soins, il
 » existait encore tout ce que vous venez
 » de dire, et beaucoup d'autres choses
 » sans doute, c'est qu'il n'est pas si aisé
 » que l'on pense d'établir le bien. Ce
 » qu'il y a de bien remarquable, c'est
 » que tous les pays qu'on a séparés de
 » nous, ont regretté les lois avec les-
 » quelles je les ai gouvernés : c'est là un
 » hommage rendu à leur supériorité. Le
 » vrai, le seul moyen de me condamner
 » victorieusement sur le mal qu'elles ont
 » présenté, serait de pouvoir montrer
 » autre part quelque chose de meilleur!
 » De nouveaux temps succèdent, on
 » verra, etc., etc.

Sur les cinq heures, le Grand-Maré-
 chal, qui sortait de chez l'Empereur
 m'a dit qu'il me demandait. L'Empereur
 n'était pas sorti de la journée. Je l'ai
 trouvé considérant le nouveau billard.
 Il a craint qu'il ne fit trop humide pour
 sortir; il s'est mis à faire quelques parties
 d'échecs en attendant le dîner. Dans la

soirée, il nous a lu *Atrée et Thyeste*, de Crébillon. Cette pièce nous a paru horrible ; nous l'avons trouvée dégoûtante et nullement tragique. L'Empereur n'a pu l'achever.

Dimanche 21.

Sur l'Égypte. — Saint-Jean-d'Acres. — Le désert. — Anecdotes, etc.

Vers les trois heures, l'Empereur a demandé sa calèche, m'a fait appeler, et nous avons marché ensemble jusqu'au fond du bois, où il avait ordonné à la calèche de venir le joindre. J'avais à lui communiquer de petits détails qui lui étaient personnels.

Dans le cours de la promenade, nous avons aperçu deux bâtimens qui arrivaient.

Au dîner, l'Empereur s'est trouvé fort causant. Il venait de travailler à sa campagne d'Égypte, qu'il avait laissée quelque temps, et qu'il nous avait dit devoir être aussi intéressante qu'une épisode de roman. Au sujet de sa pointe sur Saint-Jean-d'Acres, il disait : « C'était » pourtant bien audacieux que d'avoir » osé se placer ainsi au milieu de la Syrie

» avec seulement douze mille hommes.
 » J'étais continuait-il à cinq cents lieues
 » de Desaix, qui formait l'autre extrémité
 » de mon armée. Sidney Smith a raconté
 » que j'avais perdu dix-huit mille hommes
 » devant Saint-Jean-d'Acres ; or, mon armée
 » n'était que de douze mille hommes.
 » Un petit échappé du collège, à ce qu'il
 » paraît, n'entendant rien à ce qu'il dé-
 » crit, ne sachant que faire quelques
 » phrases, et voulant sans doute gagner
 » quelque argent ; frère pourtant de quel-
 » qu'un que j'ai comblé, qui faisait partie
 » de mon Conseil d'Etat, vient de publier
 » sur cet événement quelque chose qui
 » m'a passé aujourd'hui sous les yeux,
 » et qui m'irrite par sa niaiserie et la
 » mauvaise teinte qu'il essaye de ré-
 » pandre sur la gloire et les travaux de
 » cette armée, etc.

» Si j'avais été maître de la mer, j'eusse
 » été maître de l'Orient ; et la chose était
 » si possible, que cela n'a tenu qu'à la
 » stupidité ou à la mauvaise conduite de
 » quelques marins.

» Volney, voyageant en Égypte avant
 » la révolution, avait écrit qu'on ne
 » pourrait occuper ce pays sans trois
 » grandes guerres : contre l'Angleterre,

» le Grand-Seigneur et les habitans. La
 » dernière surtout lui paraissait difficile
 » et terrible. Il s'est trompé tout à fait à
 » l'égard de celle-ci, car elle n'a été rien
 » pour nous. Nous étions même venus à
 » bout d'avoir, en peu de temps, les ha-
 » bitans pour amis, et d'avoir mêlé leur
 » cause à la nôtre.

» Une poignée de Français avait donc
 » suffi pour conquérir ce beau pays,
 » qu'ils n'eussent jamais dû perdre! Nous
 » avions vraiment accompli des prodiges
 » de guerre et de politique! Notre affaire
 » n'avait rien de commun avec les an-
 » ciennes croisades: les croisés étaient
 » innombrables et mus par le fanatisme;
 » mon armée, au contraire, était fort
 » petite, et les soldats si peu passionnés
 » pour leur entreprise, qu'ils furent ten-
 » tés souvent, dans le principe, d'enlever
 » leurs drapeaux et de revenir. Toute-
 » fois, j'étais venu à bout de les récon-
 » cilier avec le pays, où il y avait abon-
 » dance de toutes choses, et à si bon
 » marché, que je fus un moment tenté
 » de les mettre à la demi-solde, pour
 » leur conserver l'autre moitié en ré-
 » serve. Je m'étais acquis un tel empire
 » sur eux, qu'il m'eût suffi d'un simple

» ordre du jour pour les rendre Maho-
 » métans. Ils n'eussent faits qu'en rire;
 » la population eût été satisfaite, et les
 » chrétiens de l'Orient eux-mêmes eus-
 » sent cru leur cause gagnée; ils nous
 » eussent approuvés, pensant que nous
 » ne pouvions pas faire mieux pour eux
 » et pour nous.

» Les Anglais ont frémi de nous voir
 » occuper l'Égypte. Nous montrions à
 » l'Europe le vrai moyen de les priver
 » de l'Inde. Ils ne sont pas encore bien
 » rassurés; et ils ont raison. Si quarante ou
 » cinquante mille familles européennes
 » fixent jamais leur industrie, leurs lois
 » et leur administration en Égypte, l'Inde
 » sera aussitôt perdue pour les Anglais,
 » bien plus encore par la force des choses
 » que par celle des armes.»

Dans le cours de la soirée, le Grand-
 Maréchal a rappelé à l'Empereur une de
 ses conversations avec le mathématicien
Monge, à Cutakié, au milieu du désert.
 « Que vous semble de tout ceci, citoyen
 » *Monge*, disait Napoléon? — Mais, ci-
 » toyen Général, répondait *Monge*, je
 » pense que si jamais on voit ici autant
 » de voitures qu'à l'Opéra, il faudra qu'il
 » se soit passé de fameuses révolutions

» sur le globe. » L'Empereur riait beaucoup à ce ressouvenir. Il avait pourtant alors sur les lieux, disait-il, une voiture à six chevaux. C'était assurément la première qui eût traversé le désert de la sorte; aussi elle étonnait fort les Arabes.

L'Empereur disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination. Et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire *lion du désert*!.....

L'Empereur disait encore que quand on le sut en Syrie, on avait arrangé au Caire qu'on ne le reverrait jamais; et il racontait alors le vol et l'effronterie d'un petit Chinois qu'il avait à son service. « C'était un petit nain, difforme, dont » Joséphine, disait-il, s'était engouée » dans le temps à Paris. Il était le seul » Chinois en France, et dès-lors elle avait » dû l'avoir derrière sa voiture. Elle le » promena en Italie; mais comme il la » volait, elle ne savait plus qu'en faire.

» Pour l'en débarrasser, je le pris avec » moi dans mon expédition d'Egypte. » C'était toujours le reporter à la moitié » de son chemin, que de le jeter en » Egypte. Toutefois, ce petit monstre » avait au Caire l'intendance de ma cave; » je n'eus pas plutôt passé le désert, qu'il » vendit, et à vil prix, deux mille bouteilles » de vin de Bordeaux délicieux, ne cher- » chant qu'à faire de l'argent, dans la » persuasion que je ne reviendrais jamais. » Quand on annonça mon retour, il ne » se déconcerta nullement; il courut au- » devant de moi, et me découvrit en ser- » viteur fidèle, disait-il, la dilapidation » de mon vin, qu'il attribuait effronté- » ment à tous ceux qu'il lui plut d'accu- » ser. La fourberie était si peu soutenable, » qu'il fut en un instant conduit à s'avouer » lui-même le coupable. On me pressait » fort de le faire pendre; je ne le fis point, » parce qu'en toute justice il eût donc » fallu en faire autant de tous les habits » brodés qui avaient sciemment acheté » et bu le vin. Je me contentai de le » chasser et de l'expédier pour Suez, où » il devint ce qu'il voulut. »

Je dois observer à ce sujet qu'ici nous avons pu croire un moment à un rap-

prochement bien singulier. Il y a quelques mois qu'il nous fut dit que, dans l'un des bâtimens de la Chine qui passaient alors, retournant en Europe, se trouvait un Chinois disant avoir servi l'Empereur en Egypte. L'Empereur alors s'était écrié que c'était son petit voleur, celui dont je viens de raconter l'histoire; mais ce n'était au vrai qu'un cuisinier de Kléber.

L'Empereur, plus gai que de coutume, a terminé brusquement la conversation en se tournant vers M^{me} Bertrand : « Hé bien ! Madame, quand serez-vous à votre logement des Tuileries, lui a-t-il demandé en riant ? Quand donnerez-vous vos beaux dîners d'ambassadeurs ? Mais vous serez obligée, du moins assurément, de changer vos ameublemens, vous les trouverez passés. » Alors on en est venu tout naturellement au grand luxe dont nous avons été témoins sous l'Empereur.

Lundi 22.

s paternel, etc. — Conversation remarquable. — Cagliostro; Mesmer; Gall; Lavater, etc.

L'Empereur est entré dans ma cham-

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 121
bre sur les dix heures, et m'a pris pour marcher avec lui. Au retour nous avons tous déjeuné dehors. Le temps était magnifique, la chaleur forte, mais bien-faisante. L'Empereur a demandé sa calèche; deux de nous étaient avec lui; le troisième, à cheval, suivait à côté; le Grand-Maréchal n'avait pu venir. L'Empereur est revenu sur quelques bouderies qui avaient eu lieu il y avait quelques jours. Il a analysé notre position, nos besoins : « Vous êtes destinés, nous » disait-il, en rentrant dans le grand » monde un jour, à vous y trouver frères » à cause de moi. Ma mémoire vous le » commandera. Soyez-le donc dès aujourd'hui ! » Il peignait alors le bien que nous pourrions nous créer, les peines que nous pourrions tromper, etc., etc. C'était tout à la fois une leçon de famille, de morale, de sentiment et de conduite. Elle eût dû être écrite en lettres d'or. Il a parlé près de cinq quarts d'heure : je ne pense pas que cette leçon soit jamais oubliée par aucun de nous. Pour moi, j'aurai toujours présent, non seulement les principes et les paroles, mais encore le son de voix, l'expression, le

geste, et, par-dessus tout, le cœur qui les exprimait.

Vers les cinq heures, l'Empereur est entré dans ma chambre, où je travaillais avec mon fils le chapitre d'Arcole. Il avait quelque chose à me dire. Je l'ai suivi dans le jardin, où par la suite il est revenu longuement sur sa conversation de la calèche.....

Le dîner se passe à présent dans l'ancien cabinet topographique, contigu au cabinet de l'Empereur, et à l'ancien logement du ménage Montholon, dont on a fait une bibliothèque assez propre, à l'aide des livres et de quelques boiseries venues dernièrement d'Angleterre.

Les traces de l'incendie dans le salon se réparant lentement, nous sommes contraints de demeurer à table, dans notre nouvelle salle à manger, jusqu'à ce que l'Empereur se retire. C'est, du reste, au grand profit de la conversation.

L'Empereur aujourd'hui était fort caasant. On parlait de rêves, de pressentimens, de prévisions, ce que les Anglais appellent *double sight* (double vue). Nous avons débité tous les lieux communs qu'amènent d'ordinaire ces objets,

jusqu'à parler de sorciers et de revenans. L'Empereur a conclu : « Toutes ces char-
» lataneries et tant d'autres, telles que
» celles de Cagliostro, Mesmer, Gall,
» Lavater, etc., se détruisent par ce seul
» raisonnement, bien simple pourtant :
» *Tout cela peut être, mais cela n'est pas.*

» L'homme aime le merveilleux, di-
» sait-il ; il a pour lui un charme irrésis-
» tible ; il est toujours prêt à quitter
» celui dont il est entouré, pour courir
» après celui qu'on lui forge. Il se prête
» lui-même à ce qu'on le trompe. Le
» vrai c'est que tout est merveille autour
» de nous. Il n'est point de phénomène
» proprement dit ; tout est phénomène
» dans la nature : mon existence est un
» phénomène ; le bois qu'on met dans
» la cheminée et qui me chauffe, est un
» phénomène, la lumière que voilà, et
» qui m'éclaire, est un phénomène ;
» toutes les causes premières, mon in-
» telligence, mes facultés, sont des phé-
» nomènes ; car tout cela est, et nous
» ne savons le définir. Je vous quitte ici,
» continua-t-il, me voilà à Paris, entrant à
» l'Opéra ; je salue les spectateurs, j'en-
» tends les acclamations, je vois les ac-
» teurs, j'entends la musique. Or, si je

» puis franchir la distance de Sainte-
 » Hélène, pourquoi ne franchirais-je
 » pas la distance des siècles? Pourquoi ne
 » verrais-je pas l'avenir comme le passé?
 » L'un serait-il plus extraordinaire, plus
 » merveilleux que l'autre? Non; mais
 » seulement, cela n'est pas. Voilà le rai-
 » sonnement qui détruira toujours, sans
 » réplique, toutes les merveilles imagi-
 » naires. Tous ces charlatans disent des
 » choses fort spirituelles; leurs raison-
 » nemens peuvent être justes, ils sédui-
 » sent; seulement la conclusion est fausse,
 » parce que les faits manquent.

» *Mesmer* et le mesmérisme ne se sont
 » jamais relevés du rapport de Bailly, au
 » nom de l'Académie des Sciences. *Mes-
 mer* produisait des effets sur une per-
 » sonne, en la magnétisant en face. Cette
 » même personne, magnétisée par der-
 » rière, à son insu, n'éprouvait plus rien.
 » C'était donc de sa part une erreur de
 » son imagination, une faiblesse des sens:
 » c'était le somnambule qui, la nuit,
 » court sur les toits sans danger, parce
 » qu'il ne craint pas; le jour il se casse-
 » serait le cou, parce que ses sens le
 » troubleraient.

» J'entrepris un jour, disait-il, à une

» de mes audiences publiques, le char-
 » latan *Puységur*, sur sa somnambule.
 » Il voulut le prendre très-haut; je le
 » terrassai par ces seuls mots: Si elle est
 » si savante, qu'elle nous dise quelque
 » chose de neuf. Dans deux cents ans,
 » les hommes auront fait bien des pro-
 » grès; qu'elle en spécifie un seul. Qu'elle
 » dise ce que je ferai dans huit jours.
 » Quelle fasse connaître les numéros qui
 » sortiront demain à la loterie, etc.

» J'en fis de même pour *Gall*; j'ai
 » beaucoup contribué à le perdre. *Cor-
 visart* était son grand sectateur: lui et
 » ses semblables ont un grand penchant
 » pour le matérialisme: il accroîtrait
 » leur science et leur domaine. Mais la
 » nature n'est point si pauvre. Si elle
 » était si grossière que de s'annoncer
 » par des formes extérieures, nous irions
 » plus vite en besogne, et nous serions
 » plus savans. Ses secrets sont plus fins
 » et plus délicats, plus fugitifs; jusqu'ici
 » ils échappent à tout. Un petit bossu se
 » trouve un grand génie; un grand bel
 » homme n'est qu'un sot. Une large tête à
 » grosse cervelle n'a parfois pas une idée,
 » tandis qu'un petit cerveau se trouvera
 » d'une vaste intelligence. Et voyez l'im-